

**GEDEON  
MECANO**  
par  
**BENJAMIN RABIER**



PARIS  
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

Troisième partie

# Gédéon mécano

## Troisième partie

Texte et illustrations de Benjamin Rabier

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson  
et Dominique Richier

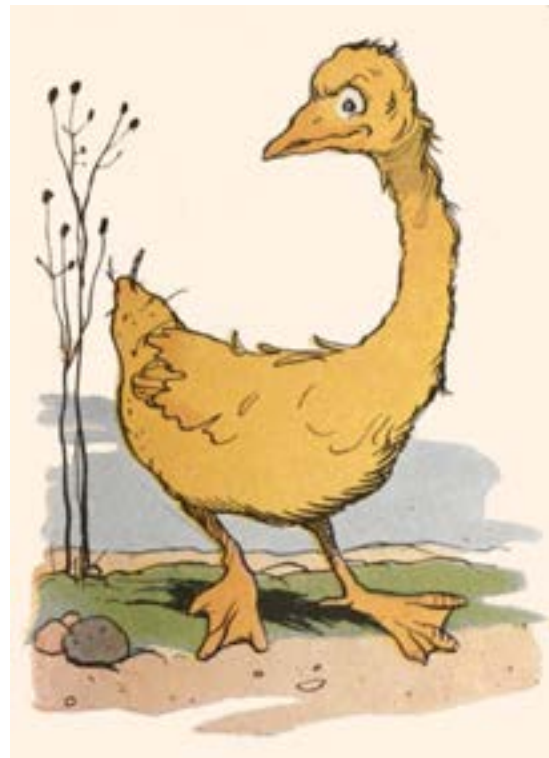




Gédéon marcha ce jour-là pendant douze heures.

Quand le soir arriva, la faim, la fatigue et le sommeil commencèrent leur œuvre d'affaiblissement.

Tout à coup le pauvre volatile se vit mettre en joue par un chasseur.



Effrayé il se souleva de terre et prit son vol.

Une détonation retentit.

Un cri de douleur s'éleva dans l'espace.

Gédéon avait reçu dans les reins une bonne douzaine de petits plombs.

Pauvre Gédéon, quelle triste mine il fait en contemplant l'extrémité de son individu veuve de plumes et pointillée comme si un Esculape venait de lui faire des pointes de feu pour guérir un rhumatisme.



Désespéré, dégoûté de l'existence et de l'automobile, le canard vint choir au pied d'un vieux platane.

Ses malheurs n'étaient pas à leur terme.

Ce fut un blaireau affamé qui vint lui chercher noise.



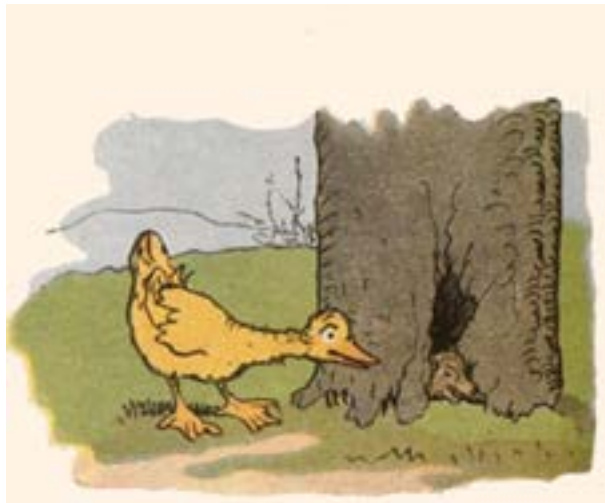
Force fut au pauvre canard de reprendre sa course à travers champs.



Si un lacet de braconnier n'était pas venu arrêter le glouton dans sa course, c'en était fait de Gédéon, il était saigné, dépecé, englouti.

Il reprit clopin-clopant sa course, enviant le sort des taupes qui n'ont qu'un trou à creuser pour se trouver chez elles, à l'abri des intempéries et des misères de la vie...

Et aussi des lapins qui, à la moindre alerte, et gagnent le terrier familial et hospitalier.



Un écureuil lui dit bonjour de sa fenêtre.

- Veinard, lui répondit Gédéon, tu es chez toi, dans un logis confortable, empli de tiédeur, garni de provisions. Ah ! comme j'envie ton sort.

- Je suis heureux, répondit le petit rongeur narquois et je ne fais jamais d'auto.

Plus loin, Gédéon rencontra des belettes, des furets, des fouines et des surmulots.



Tous abrités bourgeoisement.

Gédéon reprit sa marche.

Au détour d'un chemin, il poussa un cri d'effroi : Goupil était devant lui, lui souhaitant la bienvenue avec un lèchement de babines du plus mauvais augure.

Gédéon, suivant un vieux cliché, chercha son salut dans la fuite, une fuite éperdue qu'aiguillonnait la peur.





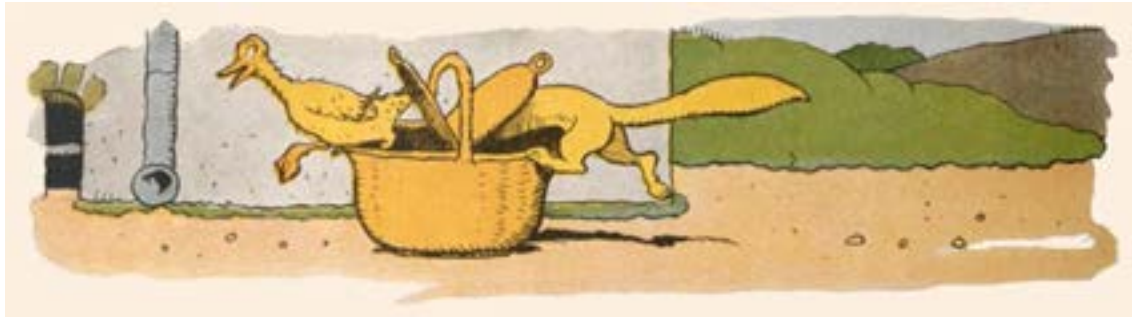
Un moment, Gédéon gagnait du terrain.

Mais la fatigue lui fit bientôt perdre son avance.

Tout à coup, un panier à couvercle déposé au pied d'un mur lui apparut comme un asile possible.

Il s'y précipita tête baissée et, le couvercle rabattu, il se crut invisible.

Mais Goupil était malin.



Il pensa : un panier, pas de canard à l'horizon, donc le canard est dans le panier.

Goupil souleva le couvercle.

Gédéon se voyant dépisté sortit du panier par l'autre côté.



En quittant sa retraite le canard s'aperçut que le couvercle était pourvu d'une anse de fermeture.

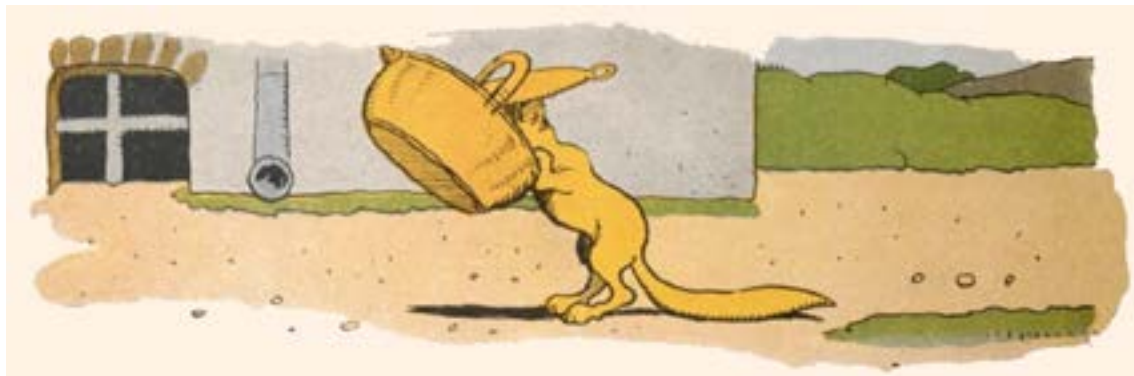


Vite mettant l'occasion à profit, il saisit l'œillet et l'accrocha au piton d'osier qui émergeait des bords du panier.

Le renard avait la retraite coupée.

Gédéon en profita pour jouer la fille de l'air.

Laissant Goupil s'épuiser en efforts désespérés pour sortir du panier, le canard prit la clef des champs.



Le renard, après une heure de travail intensif, réussit à se libérer.

Petit à petit son corps glissa hors du panier.

- Enfin ! s'écria le Rusé, jamais je n'aurais cru pouvoir sortir de cette prison d'osier.



Goupil eut beau scruter l'horizon de ses yeux pointus, personne devant lui, Gédéon avait disparu !

Il regagna le terrier familial en jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

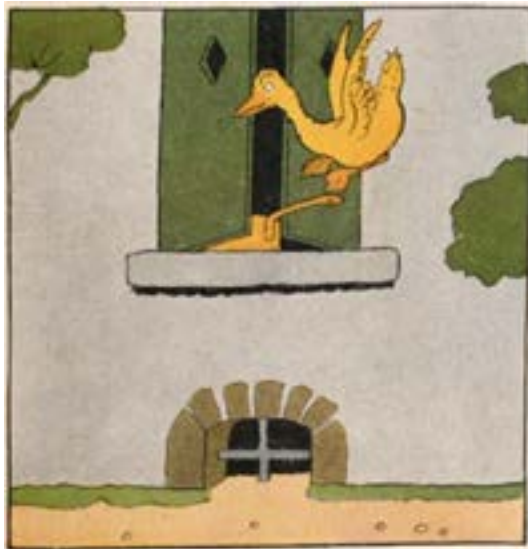
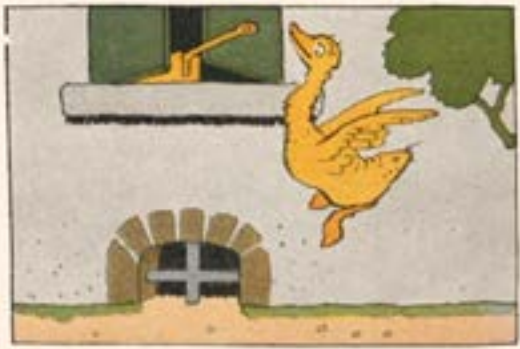


Quand il se crut en sûreté, Gédéon  
chercha un perchoir pour se reposer.

Notre canard se souciait peu de se  
reposer à terre on y fait de trop  
mauvaises rencontres.

Entre deux volets à demi fermés  
émergeait une tige de métal terminée par  
une œillère.

- Voilà mon affaire s'écria le canard. Quel  
perchoir admirable.



En deux ou trois coups d'ailes Gédéon s'éleva jusqu'au perchoir convoité et s'y installa.

- Malheureusement le perchoir manquait de stabilité.

La tige de métal n'était tout bonnement qu'une tige de casserole que le poids du canard fit basculer.

La casserole était remplie d'une plantureuse pâtée qui devait servir de repas aux chiens et chats de la maison.



La pâtée se répandit sur le dos de Gédéon qui se trouva ainsi recouvert d'un liquide aigre et malodorant où marinaient depuis deux jours toutes les épluchures de la cuisine.



En se secouant, Gédéon se débarrassa du bouillon et des légumes qui l'enveloppaient et il reprit sa course éperdue à la recherche d'un toit pour abriter sa tête.



Il n'alla pas loin.

La pauvre bête harassée de fatigue,  
mourant de faim, s'écroula contre une  
borne du chemin.

Elle pensa rendre son âme au Dieu des  
canards.

La fraîcheur de la nuit réveilla Gédéon.





Il se vit avec terreur obligé de passer une seconde nuit à la belle étoile.

Il chercha une branche d'arbre pour s'y reposer et dormir d'un sommeil troublé par un rêve affreux où il voyait défiler devant lui tous les habitants du bois venant rire à son nez de sa triste silhouette.



Le lendemain matin Gédéon redescendit  
à terre mal reposé, l'estomac et la tête  
vides.

Il bâilla... bâilla... bâilla...

... et vint s'écrouler à terre, la tête dans  
la poussière du chemin.



Gédéon venait de s'évanouir.

À ce moment survint Placide qui s'était  
mis à la recherche de son ami.



Gédéon se jeta dans les bras de son ami  
en s'écriant :

- Placide, c'est Placide. Je suis sauvé !

Sur les trois touristes, un manquait à  
l'appel.

C'était le chauffeur Bout-de-Zan.

Bout-de-Zan en était à son trentième  
kilomètre lorsqu'il entendit derrière lui un  
sourd grognement.



C'était un loup, le dernier loup des Cévennes qui n'avait pas mangé depuis six jours.

Aussi je vous laisse à penser avec quelle joie la bête féroce fonça sur le quadrumane.



Bout-de-Zan pour échapper à son poursuivant s'engouffra dans le trou d'un blaireau au pied d'un châtaignier.



Le loup ne put saisir que la queue du  
pauvre singe.

À un mètre du châtaignier une cognée de  
bûcheron était appuyée contre un hêtre.

L'écureuil Zozo qui avait assisté à la scène  
descendit de son arbre et de sa patte  
poussa doucement la cognée.

Le fer de l'outil qui pesait 20 kilogrammes  
s'abattit sur la queue du singe.



Elle la coupa au beau milieu.

Le loup se trouva ainsi possesseur une moitié de l'appendice caudal du chauffeur, celui-ci avait sauvé l'autre moitié.

Le pauvre Bout-de-Zan, amputé de la moitié de sa queue, reprit sa marche à l'aventure.

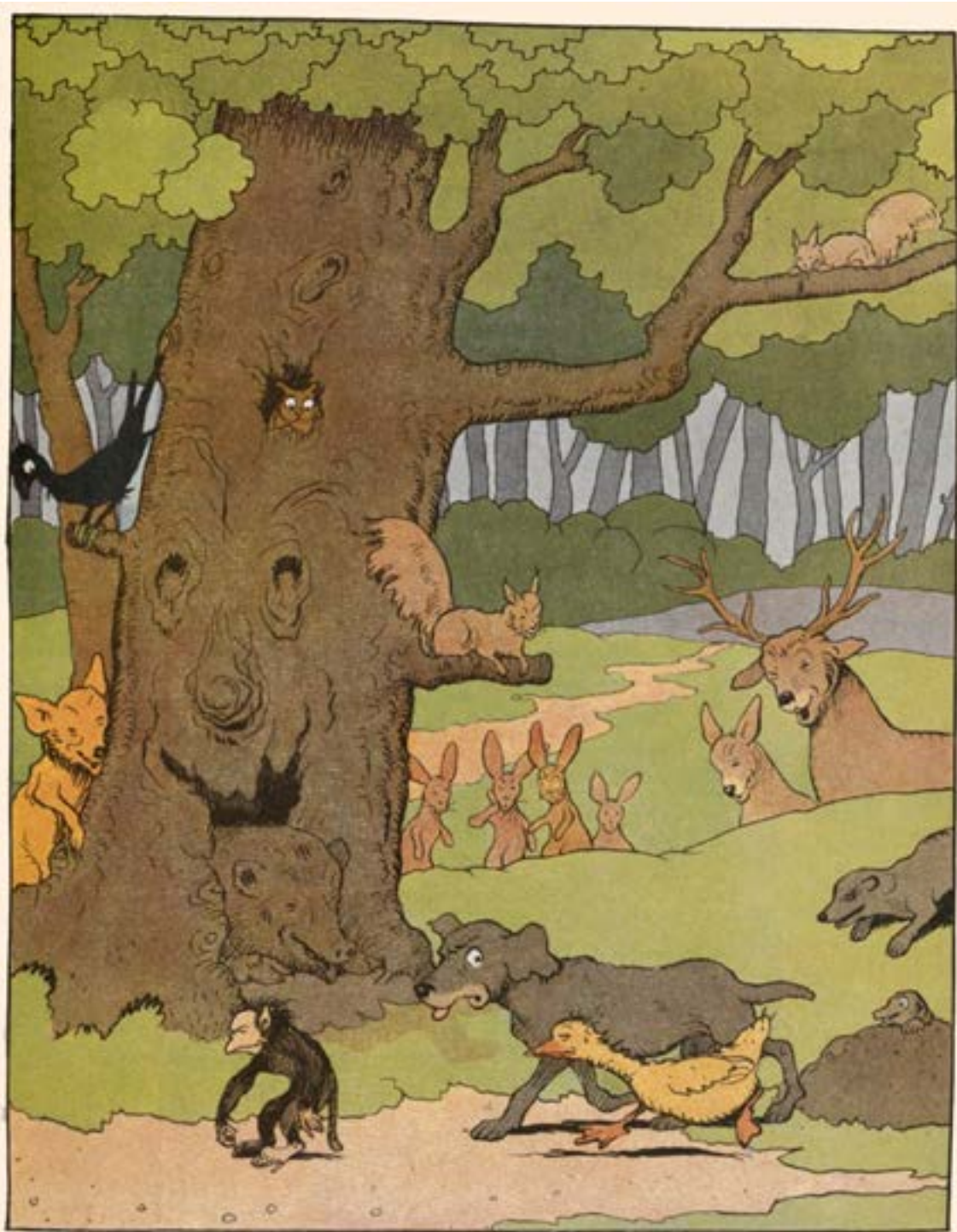


Enfin, vers la tombée du jour, il aperçut le clocher de son village.

Le loup tempêta et jura devant un aussi maigre butin.

Et le féroce animal s'enfuit, honteux comme un pêcheur à la ligne qu'un poisson aurait pris.

Une heure après il rencontrait, sur le chemin. Placide et Gédéon auxquels il raconta ses aventures de route.



- Enfin nous voici réunis, dit Placide, en route pour la ferme.

- Je veux bien, dit le singe, allons-y, mais pas en automobile.

Pour arriver au village, ils durent traverser un petit bois sous les quolibets, les moqueries et les sarcasmes des habitants du lieu.

Les animaux sauvages en voulaient aux trois bêtes domestiques d'avoir voulu tâter de la liberté.





- Au chenil ! à la mare ! au perchoir !  
criaient-ils à l'adresse des trois infortunés  
touristes.

Tout à coup les trois amis s'arrêtèrent en  
proie à des crampes d'estomac.

La faim les dévorait.

- Il faut déjeuner à tout prix, dit Gédéon.

- Je n'ai rien pris depuis trois jours, dit le  
chauffeur.



- Suivez-moi, dit Placide en ramassant sur le bord d'un fossé une canne oubliée par un touriste.

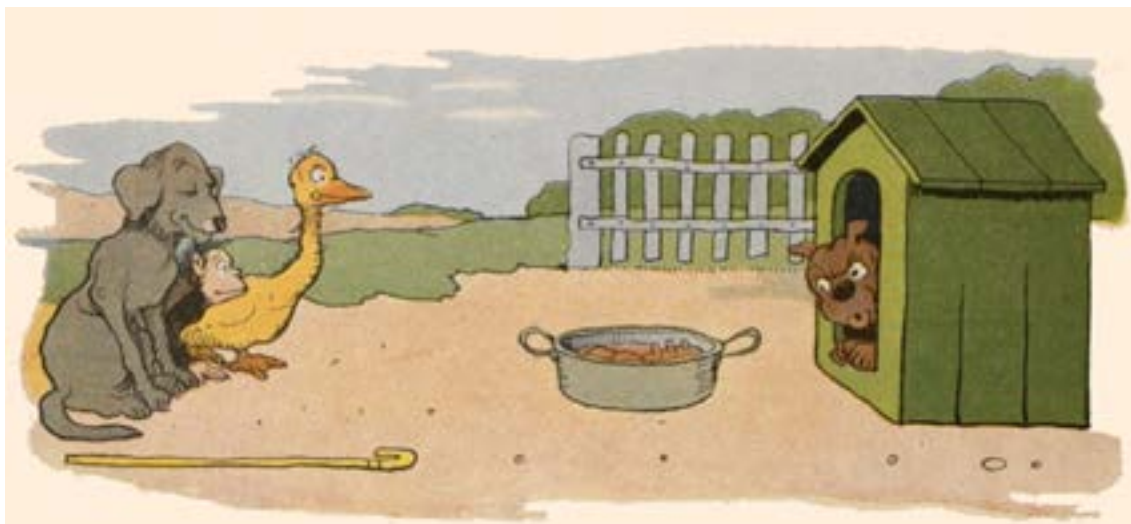
- Tout près d'ici, devant la niche de Grognard, un plantureux repas est servi, dit Placide, il faut nous en emparer.

- Oui, il faut nous en emparer, répétèrent à l'unisson Bout-de-Zan et Gédéon.



- Voici mon plan. Gédéon et moi nous allons occuper Grognard. Pendant ce temps Bout-de-Zan en utilisant la canne tirera à lui la pâtée. C'est compris, mes amis ?

- C'est compris, Placide.



Gédéon et Placide s'approchèrent tranquillement de Grognard en regardant en l'air.



- Que regardez-vous ? dit le bouledogue.

- Un avion qui passe.

Grognard leva la tête et ses yeux abandonnant la pâtée scrutèrent les profondeurs du ciel.

Pendant ce temps, Bout-de-Zan, armé de la canne, s'occupait utilement.



Le récipient qui recelait le repas de Grognard se rapprocha des affamés grâce à la canne manœuvrée par Bout-de-Zan.

Grognard, enchaîné, ne put suivre sa pâtée.

Pauvre pâtée.

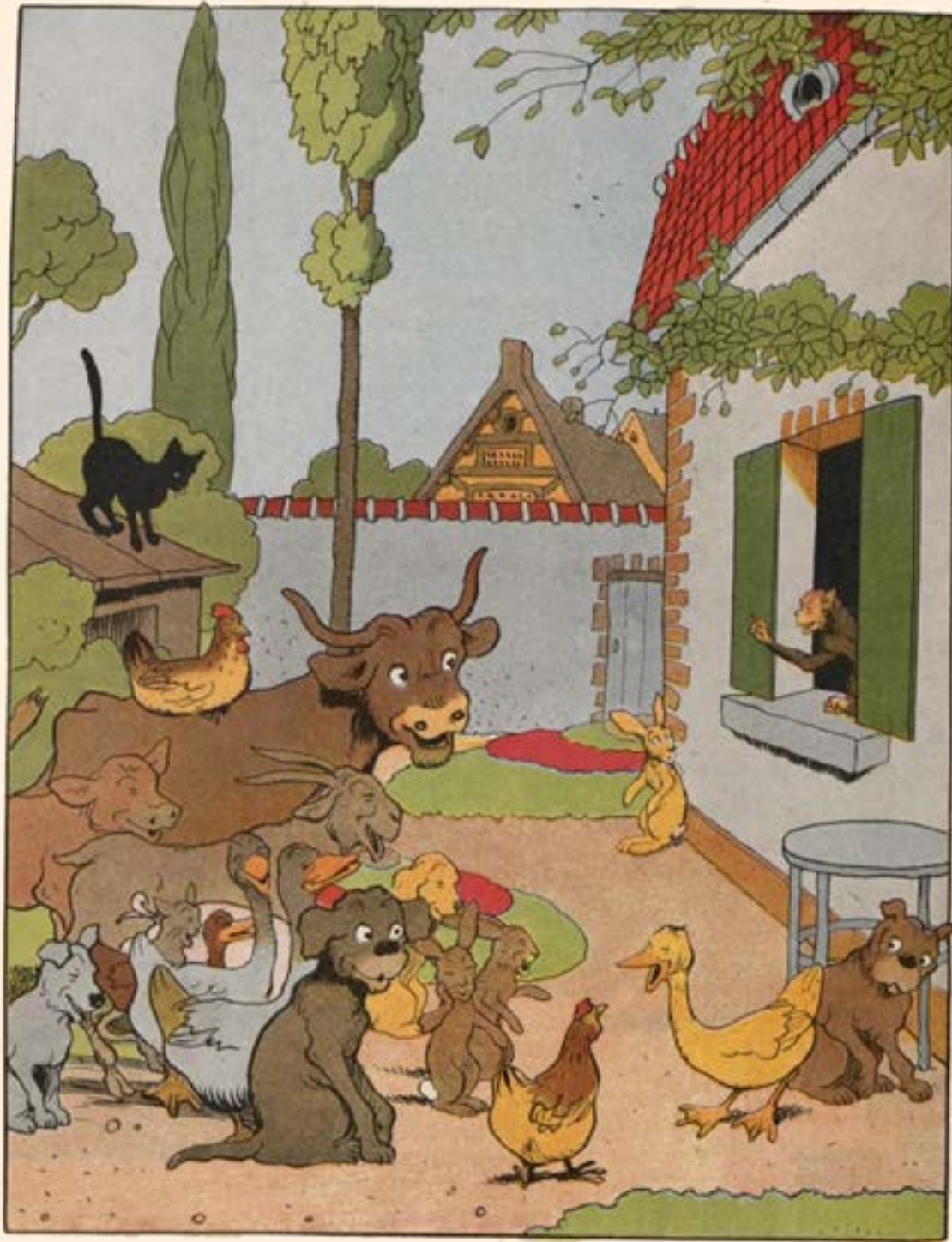
En un tournemain elle fut avalée par les touristes affamés.



Ce plantureux repas leur donna du cœur  
aux jambes.

Que dis-je du cœur... des pattes... des  
ailes plutôt.

Un quart d'heure après ils faisaient  
leur entrée au village au milieu  
des acclamations des basses-cours  
environnantes.



Depuis ce jour et tous les dimanches  
au matin, pendant que les villageois  
s'habillent, l'ancien chauffeur fait à  
ses amis rassemblés le récit fabuleux  
des aventures de voyage dont furent  
illustrées les randonnées en automobile  
des trois célèbres touristes : Le chauffeur  
Bout-de-Zan, le voyageur Placide et  
Gédéon le mécano.